

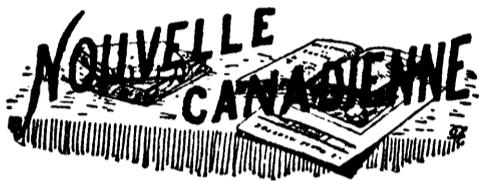
CHANSON D'AVRIL

Vous qui passez sous ma fenêtre,
Pourquoi baisser ainsi les yeux ?
Le ciel est doux et radieux
Et demain les fleurs vont renaître....
Mais pour moi, vous le savez bien,
Si vous fermez votre paupière,
Le soleil sera sans lumière
Et les fleurs ne seront plus rien.

Vous qui passez devant ma porte,
Sans même y jeter un regard,
Ignorez vous donc, par hasard,
Que toute ma jeunesse est morte ?....
Ne savez-vous pas qu'aujourd'hui,
Sans vous je ne saurais plus vivre,
Que l'éclat de votre œil m'enivre
Et que je ne puis rien sans lui ?....

Du mal qui torture mon être
Si votre cœur est soucieux
Pourquoi donc baissez-vous les yeux
Quand vous passez sous ma fenêtre ?....
Et s'il arrive, par hasard,
Que ma souffrance vous importe,
Pourquoi passer devant ma porte
Sans même y jeter un regard ?

Joseph Malin



LE NAUFRAGE D'UN BONHEUR

I

LUCIEN L... était, il y a cinq ans, ce qu'on appelle, un charmant garçon. Tous ceux qui étaient en relations avec lui, de près ou de loin, l'aimaient ou l'estimaient.

Ayant reçu plus que sa part des dons de la nature, tant physiquement que moralement, il avait su attirer à lui les cœurs les moins aimants. Il était si gai, si

franc, si bon, qui aurait pu lui résister et ne pas rendre une sympathie si chaude et si sincère ? Chacun était fier de lui serrer la main, et son amitié honorait vraiment ceux à qui il l'accordait.

J'étais, et je le disais alors avec orgueil, celui qu'il appelait son meilleur ami. C'est qu'il y avait longtemps que nous nous connaissions, nous avions été confrères de classe pendant trois années, et c'est alors que, graduellement, nous étions devenus amis, puis confidents mutuels de nos petits secrets et amourettes d'écoliers.

Au collège aussi, il était apprécié de tous, maîtres et élèves. Ce n'était pourtant pas pour cela que, moi, je l'aimais, c'est que je me souvenais de la protection qu'il m'avait accordée quand, arrivant en classe au milieu de l'année scolaire, j'avais été en butte aux sarcasmes généralement adressés aux "nouveaux déballés."

J'avais dix ans, il en avait douze ; j'étais petit et malingre, il était, lui, robuste et fort. Est-ce ce contraste qui nous rapprochait ? Je l'ignore, mais il arriva qu'en très peu de temps nous devinmes inséparables, et cette amitié modèle dura tout le temps que nous restâmes dans le même établissement.

Quand, séparés par les nécessités de la vie, nous avons pris des routes différentes, nous ignorions ce que la Providence nous gardait. Il avait devant lui un avenir brillant. Son père avait de hautes relations et avait obtenu pour lui une position de comptable dans une de nos banques canadiennes de M... Moi, au contraire, à force de recherches, j'étais parvenu à me procurer un mince emploi,

mincement rétribué, dans le bureau de poste d'un village de campagne.

Nous étions séparés par plus de cent milles de distance ; nous ne nous voyions pas souvent, mais nous échangeions de fréquentes lettres, lesquelles étaient la continuation de nos confidences à cœur ouvert. Il n'avait pas de secrets pour moi, et je lui disais tout ce qui m'intéressait.

Pendant quatre années près, rien ne fut changé à nos relations amicales.

Puis, un beau matin, j'obtins d'une compagnie de chemin de fer l'emploi de chef de gare et le hasard fit que j'allai exercer mes nouvelles fonctions justement au lieu où lui-même venait tous les soirs se réfugier, fuyant les bruits de la ville, après sa tâche journalière accomplie.

Nous étions aux plus beaux jours de l'été et j'aime encore à me ressouvenir des courtes heures passées ensemble soit à faire de longues marches dans la campagne ou à fumer un cigare dans ma chambre ouverte à l'air frais du soir... et nous causions, puis encore.

Nous avions été longtemps séparés, nous voulions reprendre le temps perdu. Chacun racontait sa vie jusque dans ses plus petits détails. J'avais, moi, bien peu de choses à dire : la mienne avait été si monotone, mais lui avait vécu, il avait eu de brillants succès, et il les disait avec tant de verve qu'ils me grisèrent presque. Et puis, il était amoureux d'une charmante jeune fille ; chaque soir, il avait du nouveau à ajouter à son idylle. Il aimait et il était certain d'être aimé... Elle ne le lui avait pas dit, mais il savait si bien lire dans le regard d'une femme. Il ne s'était pas trompé, car bientôt, il vint tout heureux me dire l'aveu qu'elle lui avait fait... Après cela, ce fut de ses projets de mariage qu'il m'entretint ; je l'écoutais toujours avec plaisir, il me semblait que le trop plein des espérances de son âme se déversait dans la mienne, et je me prenais à être heureux de son bonheur.

Parfois, aussi, la pensée qu'un obstacle quelconque pouvait s'opposer à l'accomplissement de son désir, venait m'attrister comme s'il se fût agi de mes propres desseins ; il eût tant souffert s'il lui avait fallu renoncer à elle, il l'aimait tant !

J'écartais de moi cette vague crainte, mais toujours elle revenait à la charge, j'en étais hanté comme d'un pressentiment et pourtant, rien ne le justifiait. Tout marchait au souhait de Lucien, déjà l'époque du mariage était fixé, à six mois de là.

II

J'étais retourné en arrière, me voici revenu au point de départ de mon récit.

Lucien étant généralement aimé et estimé, l'annonce de son mariage fut donc accueillie avec plaisir par tous ceux qui le connaissaient, excepté, peut-être, par quelques jeunes filles qui jalouaient un tout petit peu l'heureuse fiancée d'un si galant homme. Malgré cela, il reçut d'elles comme de tous et chacun, de chaleureuses félicitations et de nombreux souhaits de félicité, qui, hélas ! ne devaient point se réaliser... son rêve de bonheur, si prêt de devenir une réalité, allait bientôt s'évanouir.

* *

Le froid automne était arrivé et en même temps, les gens en villégiature étaient rentrés chez eux à la ville. Mon compagnon avait, lui aussi, suivi le courant.

Il était parti, promettant de revenir de temps en temps malgré l'hiver et, de mon côté, je devais le voir chez lui quand mes occupations me permettraient le déplacement.

Je fus le premier à aller à sa pension. Il m'accueillit parfaitement, me raconta ce qui l'avait intéressé depuis qu'on s'était vu, et il m'annonça que le 7 janvier, il s'embarquerait sur le lac bleu de l'hymen. Il avait tant hâte de goûter les douces joies du foyer, lui qui, comme moi, n'avait eu depuis plus de dix ans que des soins payés à prix d'argent, il avait soif d'attentions inspirées par l'affection pure d'une épouse.

Il me fit part de ses espérances d'avenir, de ce que serait leur vie à deux... L'été prochain, ils viendraient encore à B... où je demeurais, et

moi, je serais "comme de la famille." J'étais ravi de l'entendre, cela devait arriver, et pourtant mon pressentiment était là...

A dix heures, nous nous quittions à la gare, j'emportais la promesse qu'il viendrait passer le dimanche suivant avec moi. Je l'attendis en vain. J'attendis de même un mot d'excuse, une explication, rien ne vint... Je ne savais quoi penser ; voulant en avoir le cœur net, je me rendis de nouveau à sa demeure ; il était absent. Je voulais l'attendre, mais, à ma grande surprise, la dame de la maison me dit qu'il était bien inutile, à moins que je voulusse passer la nuit entière, "car, ajouta-t-elle, depuis quelque temps il ne rentre pas avant trois ou quatre heures du matin, et puis, en quel état, Seigneur Dieu !... Si vous le voyiez, il est bien changé, allez ! lui si tranquille d'habitude. Hélas ! on ne le reconnaît plus..."

Et la vieille dame s'arrête comme pour voir l'effet produit par ses paroles, mais c'était à peine si j'avais compris tant elle avait parlé avec volubilité.

Cependant, je vis à son regard qu'il se passait quelque chose de grave, et je voulus savoir. Elle me raconta que le lendemain de ma première visite, il n'était pas rentré pour souper, et que, très tard dans la nuit, des compagnons l'avaient amené. Il était ivre, on l'avait couché, et le lendemain il était onze heures quand il était parti pour son bureau... Cela avait été ainsi chaque soir, et chaque matin malgré les observations qu'on lui avait faites.

Bouche béante, j'écoutais ce récit ; il me semblait que je n'étais pas éveillé. Quoi ! en un jour, devenir ainsi débauché ! Était-ce bien possible, et cette vieille ne se gaussait-elle pas de moi ? Non, je ne pouvais avoir cette consolation, j'avais reconnu qu'elle était sincère. Hélas ! que faire ? J'aurais voulu le voir ; savoir au moins ce qui avait motivé cette inconduite si subite, mais on ne pouvait pas me dire où je le trouverais. Je dus m'en retourner chez moi, le cœur en proie à une vive inquiétude, cherchant le pourquoi de ce changement.

J'étais enclin à croire que ce devait être un chagrin d'amour... pourtant...

Je me couchai bien triste ce soir-là, et dans mon rêve je vis des suicidés et des hommes pendus aux arbres.

* *

Deux jours plus tard, je recevais avec surprise de Mlle D..., la fiancée de mon ami, une courte note ainsi conçue :

"Vous êtes le meilleur ami de Lucien L... Il me l'a dit souvent, il vous aime beaucoup ; n'essayerez-vous pas de le retirer de la voie dangereuse où il est entraîné par un mauvais compagnon ? Vous savez qu'il est facile à influencer, et cet homme est son mauvais génie. Oh ! comme je le hais.

"Je vous en prie, au nom de votre vieille amitié pour lui, sauvez-le... sauvez moi, car..."

"Il est venu hier, et, ô horreur ! il était... non, je ne puis le dire... vous comprendrez... Oh ! que je souffre !

"Une fois encore, sauvez-le, peut-être en est-il encore temps, et ma reconnaissance pour la vie vous sera acquise."

J'avais des larmes dans les yeux quand j'eus fini cette lecture. Oh ! oui, je comprenais qu'elles devaient être les tortures de cette âme innocente, et je me fis à moi-même le serment que je lui rendrais sa quiétude et que je lui ramènerais son fiancé régénéré, qui lui ferait oublier ses souffrances de quelques jours ; tous deux croieraient qu'ils avaient fait un mauvais songe.

J'ignorais alors combien était difficile la tâche que j'entreprenais ; l'essé-je su, je n'aurais pas hésité tout de même à aller en avant.

Mon premier soin fut de tracer à la hâte les mots "je ferai tout en mon pouvoir, croyez-le," que je jetai à la poste, à l'adresse de celle qui m'avait écrit, puis une heure plus tard, la vapeur m'emportait. J'allais entrer en campagne.

III

Lorsque, descendu du wagon, je me demandai